

X. MARTIN, *Nature humaine et Révolution française: Du siècle des Lumières au Code Napoléon*, Editions Dominique Martin Morin, F. 53290, Bouère 1994, 279 pp.

Ce livre est issu d'une réflexion déjà ancienne sur la Révolution française et ses diverses inspirations philosophiques, au sens large du terme. L'on sait le poids très lourd de cet événement, et surtout de son prolongement dans des échos qui n'ont pas cessé d'être perçus, encore aujourd'hui, de manière très positive, particulièrement en ce qui concerne la conception de l'homme et les idées de liberté qui sous-tendent la philosophie des droits de l'homme contemporaine. Or curieusement, ces postulats sont souvent passés, sans autre analyse, en forme de vérité totale, alors qu'ici ou là, des ambiguïtés étaient apparues quant à cette vision de l'homme souverainement libre des Lumières, et cela dans les avatars de la Révolution elle-même, non seulement dans la période, parfois occultée, de la Convention, mais aussi (Xavier Martin le démontre avec force et talent) durant celle du Directoire, ainsi que du Consulat et de l'Empire.

C'est dire si cet ouvrage bouscule des conformismes intellectuels, des forteresses idéologiques et, dans l'Université, certains «conforts d'ordre mental, qui parfois sont aussi des confort moins immatériels». Xavier Martin pose en effet une question dérangeante et cruciale: quelle conception de l'homme est issue des Lumières, ces Lumières dont la Révolution de 1789 et même le Code civil napoléonien sont si étroitement tributaires? On le savait déjà peu ou prou, l'anthropologie des Lumières n'est en réalité pas tendre avec les hommes, même si elle semble dégager une idée individualiste de l'homme, libéré de ses entraves. Mais ce qui était jusqu'ici voilé, parfois même dissimulé, est mis ici en pleine clarté et placé sous le signe d'un réductionnisme matérialiste, issu, pour l'essentiel, de la philosophie sensualiste de Condillac. L'homme y est réduit à être une machine (La Mettrie, *l'Homme machine*) à éprouver des sensations, à être même une simple sensibilité physique; aptitude qui ne le dissocient pas, ou si peu, de celles de l'animal, dont beaucoup d'auteurs ne le distinguent qu'avec réticence.

Ce matérialisme sensualiste intégral est d'abord, bien sûr, celui de Helvétius, d'Holbach, qui endossent hardiment une telle doctrine, et dont le Professeur Martin montre les soubassements, qui pour eux se réduisent aux calculs d'intérêts. Non seulement dans les oeuvres patentées, *de L'Esprit* en 1759, *De l'Homme* en 1773, *le Système de la nature* en 1770, mais aussi dans leur correspondance, l'homme est défini comme un «*pur instrument passif*

dans les mains de la nécessité», sans liberté, sans capacité à penser, «pas plus libre de penser que d'agir». Sa détermination, à son insu (comme le met en exergue fréquemment Xavier Martin) lui vient de sa constitution physique. Sa liberté n'est qu'une illusion. Or ces idées ne sont pas des exceptions dans le corpus des Lumières, bien au contraire, il s'agit là d'un centre de gravité dont le livre montre, et notamment par une savante étude de la très riche correspondance de Voltaire, qu'elles sont également partagées par cet auteur que trop exclusivement, trop systématiquement, l'on associe à la défense des libertés, à la croisade pour la Justice. Lui aussi communie amplement à cette anthropologie réductrice, à ce mépris de l'homme, cet élitisme qui dénie au commun des mortels, même la simple aptitude à penser.

Poursuivant l'analyse avec Jean-Jacques Rousseau, Xavier Martin souligne combien existe chez ce dernier, dans sa fondamentale ambiguïté, sous des masques divers, un lien étroit entre ce sensualisme réducteur et un hédonisme existentiel, en dépit des fortes critiques de l'auteur du *Discours sur l'origine de l'inégalité*. L'aveu en est beaucoup plus net dans la *Nouvelle Héloïse*, l'*Emile*, les *Dialogues* où l'auteur (et dans sa vie elle-même) dresse une sorte d'archétype de l'être humain, sans cesse ballotté par son destin, passif, lié par une «morale sensitive» et par la poursuite de ses intérêts égoïstes. Autour de cette dernière notion, Xavier Marin démontre, avec beaucoup de nuances et une grande clarté, que le système politique du Contrat social de Rousseau est fondé sur un calcul de la considération de l'égoïsme bon ou mauvais. Cet égoïsme, il faut l'utiliser au mieux, par le moyen d'une pédagogie rusée, pour, à son insu, encore une fois, pénétrer jusque dans le for intérieur de l'homme, et agir sur lui en vue d'un conditionnement qui ne lui laisse que l'illusion de la liberté.

Ce lien entre pédagogie et politique, on le trouve aussi chez Mirabeau et Sieyès, qui raisonnent sur l'homme toujours en termes sensualistes («il s'agit moins de convaincre que de l'émouvoir»).

Plus on avance dans l'ouvrage, plus la cohérence de ces idées apparaît comme le ton général de la «théorie des Lumières», et plus Xavier Martin démontre que cela déborde le champ étroit de l'argumentation strictement philosophique. Il y a une volonté totale de s'emparer des esprits et des corps, de détruire tous les obstacles qui s'opposeraient à cette «programmation de l'harmonie sociale», particulièrement la famille qui empêche que l'enfant soit totalement livré à l'Etat. Xavier Martin souligne, par le détail, la forme prise par cet appareillage sensualiste qui s'épanouit dans l'organisation des fêtes révolutionnaires et qui a pour but un conditionnement répété, total, habituel, insensible, de l'homme. On est loin des thèses classiques sur la conquête,

l'affirmation de la liberté individuelle, et ce n'est qu'un début, car après Robespierre et sa conception d'une société où le chef-d'oeuvre serait que l'homme «*se comportât comme un automate irréprochable*», il n'est nullement certain que le Directoire amène un abandon de ces théories et de ces pratiques. Bien au contraire, pour Xavier Martin, il y a une accentuation, d'abord de l'idée qu'il devient pressant de tirer parti de la malléabilité des psychismes pour aboutir à une société stable, et même une pression accrue dans les moyens. L'entreprise scientiste et matérialiste est revitalisée par de nouveaux apports, ceux de Cabanis, Destutt de Tracy. On est désormais de plain-pied avec une démiurgie qui prétend remodeler totalement la nature de l'homme, comme on le fait dans les haras pour obtenir les meilleurs produits animaux. Ce contexte d'indifférenciation de l'homme et de l'animale est remarquable et est fortement présent, on le sait, dans la pensée contemporaine. Il se complète par des assauts déterminés contre tout ce qui est spiritualité, morale, christianisme. Ce n'est d'ailleurs pas un moindre paradoxe, comme le note l'auteur avec justesse, que l'alliance, alors, des soidisants «spiritualistes» (La Révellière-Lépeaux, Lecler) et des matérialistes. Elle aboutit à une véritable «*euthanasie de la divinité, euthanasie de l'individualité*» (G. Gursdorf), à l'uniformité du contrôle intégral des consciences et des comportements.

Le Directoire, en ce qui concerne la tâche du législateur, y joint une mise en tutelle de la prétendue souveraineté du citoyen, et Xavier Martin soulève ici un voile posé sur le libéralisme politique qui mériterait d'être largement étudié, où les grandes figures de Madame de Staël et de Benjamin Constant n'échappent pas complètement à la contamination ambiante.

Reste enfin la statue emblématique de Napoléon et de son code, monument intouchable pour les juristes, et en tout cas paré d'une dimension volontariste, d'une liberté et de son corollaire, la responsabilité, qui donne sa force et son sens au contrat lui-même, égal de la loi.

Or pour Xavier Martin, le réductionnisme anthropologique des Lumières est un socle trop massif, commun à presque tous, et de surcroît, Bonaparte, par sa formation mathématique, sa fonction de stratège calculateur et froid, se trouve naturellement porté à être, lui-même, penseur et utilisateur des grands thèmes scientistes qui ont pour propension de mathématiser le politique, le social, le moral. Ses liens avec Cabanis, son admiration pour les idéologues se vérifient dans les honneurs qu'ils leur distribuera, et surtout dans ses oeuvres; le Concordat, chef-d'oeuvre et point culminant de la tradition d'utilitarisme politico-religieux des Lumières et, «*meilleur arrimage civique des individualités*». Le catéchisme impérial en est aussi un bon exemple, la conception de la souveraineté qui grossit le trait hérité de la Révolution et avoue

candidement la véritable nature de la démocratie, cette «bonne démocratie» selon Cabanis, qui est à peu près le contraire de la démocratie telle qu'on l'entend aujourd'hui. Il faut y ajouter les conditions politiques exigées pour accomplir paisiblement la régénération universelle; le code enfin, qui traduit, pas seulement pour le femme, une forte inaptitude de l'être humain à la raison, et voit dans la propriété la «source de toutes les affections morales», à cause des réseaux de calcul d'intérêts pécuniaires qu'elle crée dans la famille. Xavier Martin écrit là des pages extrêmement novatrices, et va jusqu'à souligner que les discussions préparatoires au code civil peuvent aller jusqu'à faire de la propriété une simple «création sociale», l'homme n'ayant, en réalité, que l'illusion d'être propriétaire.

Ces considérations sont bien dans la ligne continue d'une véritable dépossession de l'homme de tout ce qui fait son être, à propos de laquelle Xavier Martin nous donne une roborative et courageuse leçon, puissamment argumentée, nourrie aux sources premières des grands auteurs, décapée des entassements idéologiques successifs. Il est à souhaiter que ce beau livre, salubre à tous égards, soit lu et discuté par tous ceux, qui veulent conserver leur liberté d'homme.

Gérard D. Guyon

A. ROSMINI, *Philosophie de la politique*, traduit de l'Italien par Jacqueline Plaisance-Léglise, Introduction de Jean-Marc Trigeaud, Editions Bière, Collection Philosophie politique 2, Bordeaux 1999, 476 pages.

La Publication française<sup>1</sup> de cet ouvrage-événement répond à un besoin dans la pensée politique française. Dans une époque où il y a trop d'intellectuels et très peu de pensée; dans un monde où les études politiques ne s'intéressent qu'à l'influence du pouvoir (ou le pouvoir de l'influence), l'ouvrage d'Antonio Rosmini, *Philosophie de la politique*, nous apprend à poser une vraie question sur le *pourquoi* de la politique. Il s'agit d'un *pourquoi* «par

1. La publication de cet ouvrage a été financée par deux ministères italiens à l'occasion du bicentenaire de Rosmini.